

4630

GUERRE  
EN  
ESPAGNE  
PAR ROY

83352/1



22.50.

3600

4/18

A-1083/1

R  
17232

**HISTOIRE**  
DE LA  
**GUERRE DE LA PÉNINSULE**  
SOUS NAPOLEON,

PRÉCÉDÉ  
D'UN TABLEAU POLITIQUE ET MILITAIRE  
DES PUISSANCES BELLIGÉRANTES.

\*  
**Deuxième Edition.**

\*  
**TOME I.**

J. TASTU, IMPRIMEUR ET ÉDITEUR,  
RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

HISTOIRE  
DE  
**LA GUERRE**  
DE LA PÉNINSULE

**SOUS NAPOLÉON,**

PRÉCÉDÉE D'UN

**TABLEAU POLITIQUE ET MILITAIRE**  
DES PUISSANCES BELLIGÉRANTES

PAR

**LE GÉNÉRAL FOY.**

PUBLIÉS PAR

M<sup>me</sup> LA COMTESSE FOY.

\*

2<sup>e</sup> ÉDITION.

\*

... Quæque ipso miserrima vidi.  
Virg.



Tauschexen



**PARIS**

**BAUDOIN FRÈRES, ÉDITEURS,**

RUE DE VAUGIRARD, N. 17.

1827





*En publiant la première partie d'un ouvrage qui est loin d'avoir reçu une rédaction définitive, je crois devoir entrer avec le lecteur dans quelques détails, pour aller au-devant de ce qu'une critique sévère pourrait avoir à y reprendre, et de ce qu'un intérêt plus bienveillant pourrait avoir à y désirer.*

*Lorsqu'en 1814 mon mari rentra dans la vie privée, il conçut le projet d'écrire l'Histoire de la guerre de la Péninsule, de cette guerre qu'il*

avait faite durant sept années, et dont les récits, mêlés de considérations politiques, semblaient destinés à commencer pour lui l'apprentissage d'une carrière nouvelle. Il s'en occupa dès-lors avec cette conscience de recherches et cette activité d'esprit qu'il mettait à toute chose. Après avoir réuni de nombreux matériaux recueillis en France et en Angleterre, il se mit à écrire sans interruption ce que je publie aujourd'hui. La première moitié de cet ouvrage a été revue par lui, plus pour changer la marche et la division des matières (comme l'attestent les corrections, toutes de sa main), que pour rechercher une pureté de style dont il ne se serait occupé que plus tard. La seconde moitié n'a été écrite qu'une fois : c'est sa pensée première ; c'est, pour ainsi dire, une improvisation. Interrompu dans ce travail en 1817, par le mauvais état de sa santé, il l'a laissé imparfait et ne l'a plus revu depuis.

Tel qu'il est, cependant, je crois devoir le publier, moins dans l'espoir d'augmenter l'héri-

*tage de renommée qu'il a laissé à ses enfans, que dans la pensée de restituer à son pays un travail qu'il lui avait consacré; car son pays était l'objet constant de son dévouement et de ses affections, dans les jours de péril comme dans les jours de loisir.*

*Que cette patrie qui toujours lui fut si chère, me permette de chercher à m'acquitter ainsi d'une faible part de la dette sacrée d'une famille dont son adoption a soutenu et illustré le malheur. Elle a couvert d'une telle gloire le tombeau de mon mari et le nom de ses fils, qu'elle me pardonnera, j'espère, si, comme veuve et comme mère, j'ose, en lui exprimant ma reconnaissance, sortir pour un moment de la solitude où mon deuil m'a placée.*

*L. C<sup>tesse</sup> FOY.*



## AVANT-PROPOS.



LORSQU'EN 1815, après la bataille de Waterloo et pendant l'occupation de la France, l'armée française eut été dissoute, le général Foy comprit que sa carrière militaire était terminée. Ce n'était plus sur les champs de bataille que devaient être défendues les opinions qui, vingt ans auparavant, l'avaient appelé aux armes. L'honneur de la France et l'indépendance nationale, ces deux passions de sa vie entière, n'étaient plus pour lui que des motifs de souffrance. Bien que les débris de notre vieille armée eussent été en partie recueillis dans la formation d'une armée nouvelle, on conçoit

facilement qu'une ame fière, pleine de nobles souvenirs, qui ne sentait rien à désavouer dans le passé, ait rejeté bien loin la pensée de subir la moindre indulgence, et de déguiser en rien ses sentimens d'autrefois et ses impressions d'aujourd'hui. D'ailleurs, lorsqu'enfin nous obtenions pour prix de nos maux, pour consolation de nos revers, un gouvernement fondé sur la libre délibération et la publicité, le temps était venu de ne plus demander l'honneur et l'avancement qu'au glorieux patronage de l'opinion publique. « Les places, » écrivait alors le général Foy dans quelques lignes destinées à faire partie de la préface de son livre, « les places ne valent pas l'am- » bition d'une ame élevée; il n'y a de bon » dans le gouvernement populaire que ce » qui vient du peuple. »

Cependant il n'avait pas encore obtenu accès à cette tribune où sa vocation et sa gloire l'appelaient; et cet esprit, avide d'action et de connaissance, ne pouvait

végéter dans un loisir inutile. Privé tout-à-coup de la vie agitée et aventureuse des camps, il n'était pas réduit, comme tant d'autres, à se laisser accabler par une pesante oisiveté. Les chances de la guerre et le goût vif et studieux qu'il avait toujours eu pour sa glorieuse profession, n'avaient point suffi à occuper toutes ses facultés; cette sphère, si vaste qu'elle puisse être, n'avait jamais borné ses pensées et son imagination. Tourmenté du besoin d'apprendre, partout où il avait trouvé un pays à observer, un fait à noter, un livre à lire, une conversation à écouter, il y avait appliqué toute son attention. Savoir avec exactitude, et juger avec liberté, était en toute circonstance un besoin impérieux pour lui. Non-seulement il lui fallait recueillir et combiner tout ce qui se présentait à ses yeux, mais plus actif que contemplatif, plus pratique que théorique, il voulait retirer de ses études continuelles des fruits positifs. Pendant sa vie entière, il est rare

qu'une seule journée ait fini sans qu'il eût écrit, souvent même avec détail, ce qu'il avait vu, appris ou pensé. Les nombreux volumes de ce curieux journal sont demeurés en témoignage de sa merveilleuse activité.

A peine sorti de la vie militaire, le général Foy conçut le projet d'écrire l'Histoire de la guerre d'Espagne. D'autres époques étaient sans doute plus chères à son souvenir; mais il avait fait toutes les campagnes de la Péninsule; le souvenir en était encore tout récent dans son esprit et dans l'attention du public. Cette guerre formait comme une sorte d'épisode séparé des autres entreprises des armées françaises. D'ailleurs, elle était bien plus mêlée de mouvemens populaires, d'influence des opinions, de diversités nationales, de considérations politiques. Enfin elle était à juste titre désignée comme la cause première et principale de la chute de Napoléon. Là, mieux qu'ailleurs, devait

être apprécié ce grand personnage qui, après avoir régné sur toutes les volontés, remplissait encore toutes les imaginations.

Le général Foy se sentait plus qu'un autre le droit de le juger. Soldat de l'armée du Rhin, ne voulant verser son sang que pour défendre la liberté de son pays, il s'était autrefois refusé à devenir aide-de-camp du général de l'armée d'Italie. Sans doute il avait admiré le grand homme de guerre; il s'était enorgueilli de la gloire répandue sur le nom français, mais toujours en portant un œil de regret sur les guerres de sa jeunesse, sur cette époque de dévouement patriotique et de vaillance désintéressée. Il lui plaisait d'avoir à exprimer ce double sentiment qui, dans le moment où il écrivait, ne pouvait être que sincère.

« J'ai fait tout ce qui était humaine-  
» ment possible pour empêcher son pou-  
» voir; j'ai refusé sa fortune. J'ai le droit  
» d'en dire du bien : sa gloire est notre

» patrimoine. Nous avons assez souffert  
 » de ses fautes pour revendiquer ses qua-  
 » lités.... »

Il trouvait aussi que l'époque était bien choisie pour parler non-seulement de Napoléon, mais de toutes choses et de toutes personnes, avec une franchise entière.

« Bon moment pour écrire l'histoire!  
 » Les héros sont morts. Ce qui reste d'honorable est dans la retraite et dans l'oubli; le petit nombre des autres est si différent d'eux-mêmes, qu'on ne risque pas en les moquant. Ils se sont fait d'autres principes depuis qu'ils adorent d'autres dieux. »

Parmi les pensées qui le préoccupaient en commençant cet ouvrage, on en trouve une qui est bien conforme à tous les sentimens que depuis il a manifestés. C'est une certaine inquiétude d'entendre remarquer quelque contradiction entre les sentimens de liberté et de patriotisme qui avaient jadis animé l'armée française, et l'ardeur qu'elle

avait aussi déployée au service du destructeur de nos libertés. On verra dans la phrase suivante et l'on retrouvera dans le livre une considération que l'histoire doit recueillir : c'est que la principale circonstance des succès de Napoléon, circonstance due à la force des choses et à son habileté, c'est d'avoir toujours compromis la France et l'armée, en telle sorte que l'honneur national et la sûreté du territoire étaient en jeu, même lorsqu'ils n'avaient été pour rien dans les motifs de la guerre.

« Et qu'on ne dise pas que le patriotisme des soldats fut moins grand, parce qu'ils combattirent loin de la patrie pour la cause du conquérant... Une victoire à Moscou et aux Arapiles était mille fois plus importante, non pas que Jemmapes ou Valmy, mais que Fontenoi et Rosbach.... Plus loin était le terrain, plus l'action était forte, plus la réaction devait être sanglante.... Et c'est Moscou qui a amené Alexandre à Pa-

» ris!.... et l'Espagne, Wellington, le gé-  
» néral odieux des étrangers, dans les murs  
» de notre ville sacrée!.... »

Enfin, aux sentimens qu'il avait le désir d'épancher, au besoin de remplir ses loisirs, se joignait encore l'espérance qu'il eut toujours d'illustrer son nom. La guerre lui était fermée; le peuple ne l'avait pas encore choisi pour son représentant et son orateur. Ainsi il recherchait la gloire d'écrivain qu'il ne dédaignait pas; car il y pouvait atteindre. Et cependant cette gloire, il voulait encore la reporter sur la France, qui était le fond de ses pensées et de ses attachemens :

« Heureux l'écrivain qui élève un mo-  
» nument à son pays!... Je n'aurai pas cet  
» avenir... »

Une fois que son projet fut arrêté, le général Foy travailla à l'exécution avec cette incroyable ardeur qu'il mettait à toutes choses. Les notes qu'il avait prises jour à jour sur les lieux même et au milieu

des événemens, ne lui suffirent pas. Partout il recueillit des renseignemens, dépouilla les correspondances, les ordres des ministres et des généraux ; rechercha le témoignage et les conversations de ses compagnons de guerre. Il fit deux voyages en Angleterre pour s'y instruire à fond de l'organisation de l'armée, et connaître les récits qu'on y faisait de la guerre d'Espagne ; il se rapprocha des Espagnols fugitifs pour obtenir d'eux des informations ; il demanda partout des notes et des documens. Toujours vérifiant, toujours contrôlant les renseignemens les uns par les autres, exact jusqu'au scrupule, il ne voulait rien avancer, ni faussement, ni légèrement.

Tel fut le travail auquel il se livra pendant les années 1816 et 1817, avec une obstination si grande que cette vie sédentaire et studieuse, succédant à l'activité militaire, le rendit gravement malade, et donna même des craintes fondées. Il lui

fallut suspendre ses occupations et se soumettre à un régime sévère. En 1819, il fut nommé député; dès-lors une plus belle carrière s'ouvrit devant lui. On sait comme il l'a parcourue.

Madame la comtesse Foy a hésité quelque temps à publier cette première partie de l'Histoire de la guerre d'Espagne. Elle craignait de livrer à l'impression un ouvrage qui n'était pas entièrement terminé. Il a fallu les instances de ses amis pour la rassurer et lui persuader que le public reconnaîtrait, dans un ouvrage qui n'avait pas reçu son dernier achèvement, le noble talent dont l'impression est encore douloureusement récente; qu'il y retrouverait cette chaleur qui charmait et subjuguait du haut de la tribune, cette sincérité d'opinion, cette bienveillante impartialité, ces jugemens fermes sans être rigoureux, ces vues promptes et élevées, enfin cette tendresse pour la patrie française, qui surtout a valu au général Foy toute la

sympathie nationale. Elle a pensé que peut-être même y aurait-il un intérêt de plus à observer le premier jet de la pensée et l'inspiration du moment; que ce serait une preuve de plus du naturel et de la franchise du talent; enfin, qu'elle pouvait, sans crainte, laisser, pour ainsi dire, lire dans l'ame de celui qu'elle et nous regrettons chaque jour.

Dans cette pensée elle s'est imposé le devoir de publier les manuscrits tels qu'ils lui ont été laissés. Le général avait coutume d'écrire vite, de ne jamais laisser échapper la pensée qui le traversait, ni l'expression qui lui survenait; puis il recopiait, mettait en ordre, retranchait et commençait à rechercher une correction de style, dont il ne s'occupait tout-à-fait qu'au dernier moment.

Ne pouvant suppléer en rien au travail que l'auteur se serait sans doute imposé à lui-même, il ne s'agissait plus que de mettre en ordre des renvois et des trans-

positions, de reconnaître ce qui avait été raturé, de veiller à ce qu'on n'imprimât pas ce que l'auteur avait voulu supprimer, sans pourtant jamais y rien substituer. C'est de quoi les manuscrits peuvent porter témoignage.

Le général Foy semblait craindre que son ouvrage ne fût trouvé trop long; on voit qu'il voulait expliquer dans sa préface comment sa manière de concevoir et de traiter le sujet avait dû l'entraîner à donner une grande étendue à ses récits.

« Nous écrivons longuement, parce que  
» nous écrivons avec des Mémoires, des  
» pièces officielles, des conversations, et  
» surtout avec des souvenirs. Ceux qui font  
» des livres avec des livres et des gazettes  
» analyseront et seront plus courts.....

» Ce qu'il y a de plus difficile, c'est de  
» savoir les faits, et, quand on les sait,  
» c'est de les raconter sans altérer la vé-  
» rité. »

On doit aussi remarquer à quelle époque